

***ALL THE PHILO LADIES* * ALLO EFFRACTIONS COURTES ***

1. *La crise de la culture*, HANNAH ARENDT

Quiconque commence à agir doit savoir qu'il a déclenché quelque chose dont il ne peut jamais prédire la fin, ne serait-ce que parce que son action a déjà changé quelque chose et l'a rendue encore plus imprévisible.

2. *La liberté d'être libre*, HANNAH ARENDT

Et bien sûr, ce mystérieux don humain qu'est la capacité à commencer quelque chose de nouveau est lié au fait que chacun de nous arrive en ce monde en tant que nouveau venu par la naissance. En d'autres termes, nous pouvons commencer quelque chose parce que nous *sommes* des commencements et donc des débutants.

Puisque notre capacité à agir et à parler – et parler n'est qu'un autre mode de l'action – fait de nous des êtres politiques, et puisque agir a toujours signifié mettre en marche quelque chose qui n'était pas là auparavant, la naissance, la natalité humaine, qui correspond à la mortalité humaine, est la condition sine qua non de toute politique.

3. CYNTHIA FLEURY

C'est la qualité suprême de la rencontre : être un instant éternel ; « un peu de temps à l'état pur », aurait dit Proust. Rencontrer l'autre, c'est renaître... Alors que « la » rencontre, dans sa rareté, recentre, donne le sentiment d'être enfin en vie, de comprendre ce qu'on fabrique sur cette terre, le « semblant de rencontre », celle démultipliée, produit le sentiment inverse, un peu plus d'errance. On s'y perd dans ces rencontres qui n'en sont plus, où l'autre n'est que l'instrument d'un imprévu fabriqué par le probabilisme... Rencontrer, c'est d'abord rester en vie, avant d'en jouir.

4. *Métaphysique de l'imagination*, CYNTHIA FLEURY

Comment découvrir la porte d'entrée des êtres et des choses ? Comment accéder à l'autre, à tout ce qui n'est pas moi, à tout ce qui m'échappe et m'abandonne à la solitude ? Oui, je vais perdre ceux que j'aime. Oui, je vais mourir. Mais à cette certitude s'ajoute une grâce ou une énigme. Il existe des instants, des lieux à mi-chemin entre monde visible et monde invisible où le temps se suspend, où la dimension de l'un et de l'autre donne accès à une vérité plus belle et plus vraie. Seules ces rencontres inestimables avec l'autre nous aident à saisir le fait même de voir ou de penser.

5. *L'espère fabulatrice*, NANCY HUSTON

Aucun régime politique ne pourra jamais maîtriser ce phénomène-là. Platon aurait beau chasser de sa République poètes et dramaturges ; aucun tyran, dictateur, monarque ou président ne pourra bannir les rêves, cauchemars, fantasmes et délires, toute cette

activité fébrile par laquelle notre cerveau concocte des histoires et y prête foi, afin que notre existence soit non seulement une existence mais une vie, afin qu'elle nous semble suivre une trajectoire, correspondre à un destin, avoir un Sens. Jamais ne pourra être dompté l'inénarrable cerveau conteur qui fait notre humanité.

(...)

Le penchant inné de notre cerveau pour la narrativité, sciemment exploité depuis toujours par les Eglises, l'est de plus en plus par les médias, les partis politiques, les grandes entreprises et l'institution militaire. Cela s'appelle, en anglais, le storytelling. « Les faits parlent, dit un cynique spécialiste de la chose, mais les histoires font vendre ». Sous mille formes, sur notre lieu de travail, dans les rues de nos villes, sur l'écran de nos téléviseurs et de nos ordinateurs, l'on nous raconte des histoires prétendument « vraies » et l'on nous demande de nous sentir par elles concernés, bouleversés, personnellement impliqués. Propagande ; désinformation. Par l'émotion que suscitent ces fables simples et édifiantes, l'on nous convainc facilement d'acheter tel produit, de voter pour tel candidat, de s'identifier à telle entreprise, de soutenir telle cause ... La narrativité fait avaler bien des couleuvres.

6. HÉLÈNE CIXOUS

Je ne crois pas au travail de deuil dont parle la psychanalyse. On ne doit pas enterrer, on doit retenir l'être qui est parti. Il m'arrive de retrouver mon père en rêve. Le rêve ne connaît pas la contradiction. Il me dit : « Oui, ton père est mort, mais il est vivant aussi puisque tu le vois. Il est vivant tout le temps que va durer cette vie accordée. » J'éprouve alors une joie folle, mélangée à un intense chagrin. En général, on oppose tristesse ou joie, mémoire ou oubli, vie ou mort. Alors que le plus fort de nos expériences psychiques se passe là où les contraires se mélangent.

(...)

On ne peut pas vaincre la mort, mais on peut en déjouer la version terminale, d'effacement total. Ce qui est accordé à tout être humain qui veut bien la recevoir, c'est l'intermittence. C'est comme si les morts avaient des permissions brèves à l'intérieur de nous. Cela demande une énergie surimpossible d'imaginer l'inimaginable pour aller au-delà de l'au-delà. Il faut rester réceptif aux signes, puissamment vouloir.

7. ANGELA DAVIS

Je n'accepte plus les choses que je ne peux pas changer. Il est désormais temps que je change les choses que je ne peux pas accepter.

Je pense que le plus important lorsqu'on est une militante, c'est précisément parce que cela vous permet de ne pas vous considérer comme une seule personne qui pourrait avoir accomplie quoique ce soit ; mais plutôt de faire partie d'un mouvement historique.

8. *Autobiographie* (Albin Michel, 1975), ANGELA DAVIS

Devoir : « La révolution est une chose sérieuse, la chose la plus sérieuse dans la vie d'un révolutionnaire. Quand on s'engage dans la lutte, ce doit être pour la vie. [...] Le travail

révolutionnaire sérieux est fait d'efforts persistants, méthodiques et collectifs pour organiser les masses dans l'action. »

9. *Une lutte sans trêve* (La Fabrique, 2016), ANGELA DAVIS

Boycott : « Même si l'on ignore le nom de toutes ces femmes qui ont refusé de prendre le bus pour se rendre depuis leur quartier misérable vers les quartiers aisés des Blancs, il nous faut rendre hommage à leur victoire collective. Ce boycott n'aurait pas pu réussir sans leur refus de monter dans le bus. Et sans ce refus qui s'est avéré crucial, un personnage tel que Martin Luther King n'aurait peut-être jamais émergé sur le devant de la scène. »

10. *Une lutte sans trêve* (La Fabrique, 2016), ANGELA DAVIS

Élargir : « Nous ne pouvons pas seulement penser en termes de crimes et de châtiements. Nous ne pouvons pas penser la prison uniquement comme un lieu de punition pour ceux qui ont commis des actes criminels. Nous devons donc nous efforcer d'élargir notre réflexion. Ce qui nécessite de se demander : pourquoi, par exemple, y a-t-il dans les prisons un nombre si disproportionné de Noirs et de non-Blancs en général ? La question du racisme surgit alors inmanquablement. »

11. *Une lutte sans trêve* (La Fabrique, 2016), ANGELA DAVIS

Hommes : « Il s'agit plutôt d'encourager une certaine prise de conscience afin que les hommes les plus progressistes sachent qu'il est de leur responsabilité de rallier d'autres hommes à la cause féministe. Les hommes peuvent parfois convaincre d'autres hommes plus efficacement. Il est important que ceux que nous voudrions associer à nos luttes puissent avoir des modèles. Qu'est-ce que cela signifie pour un homme que de suivre l'exemple du féminisme ?

12. AUDREY LORDE

Ainsi confrontée de force à l'éventualité de ma mort, à ce que je désirais et voulais de ma vie, aussi courte soit-elle, priorités et omissions me sont apparues violemment, sous une lumière implacable, et ce que j'ai le plus regretté ce sont mes silences. De quoi avais-je donc eu si peur ? (...) J'allais mourir, tôt ou tard, que j'aie pris la parole ou non. Mes silences ne m'avaient pas protégée. Votre silence ne vous protégera pas non plus. Mais à chaque vraie parole exprimée, à chacune de mes tentatives pour dire ces vérités que je ne cesse de poursuivre, je suis entrée en contact avec d'autres femmes, et, ensemble, nous avons recherché des paroles s'accordant au monde auquel nous croyons toutes, construisant un pont entre nos différences.

(...)

La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache – peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois, nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre

pleinement. (...) Or, cette visibilité, qui nous rend tellement vulnérables, est la source de notre plus grande force. Car le système essaiera de vous réduire en poussière de toute façon, que vous parliez ou non. Nous pouvons nous asseoir dans notre coin, muettes comme des tombes, pendant qu'on nous massacre, nous et nos sœurs, pendant qu'on défigure et qu'on détruit nos enfants, qu'on empoisonne notre terre ; nous pouvons nous terrer dans nos abris, muettes comme des carpes, mais nous n'en aurons pas moins peur.

***ALL THE PHILO LADIES* * ALLO EFFRACTIONS LONGUES ***

13. *L'espèce fabulatrice (Édition Babel), NANCY HUSTON*

SOUDAIN la détenue qui s'était tue jusque-là relève la tête, me regarde droit dans les yeux et dit : « A quoi ça sert d'inventer des histoires, alors que la réalité est déjà tellement incroyable ? »

Cette femme est prostrée, elle a tué quelqu'un, moi non, tous mes meurtres sont dans mes romans. Je suis à la prison de Fleury-Mérogis. Les autres membres du club de lecture de la Maison d'arrêt des femmes me regardent. Toutes attendent ma réponse. Le silence se prolonge et je sens un gouffre s'ouvrir entre elles et moi car il n'y a pas de doute, leur réalité est plus incroyable que la mienne. Se bousculent dans mon esprit des scènes possibles de leur incroyable réalité, scène de sang, de couteaux, de revolvers, de bombes, de cris, de hurlements, de drogue, de coups, de désordre, de pauvreté, d'angoisse, de mauvaises nuits, de cauchemars, d'alcoolisme, de viol, de désespoir, de confusion... Que dire ? « Pour donner une forme à la réalité » ? Non, je ne peux pas dire ça. Ce serait absurdement insuffisant, blessant d'insuffisance, et de suffisance aussi, ce n'est certainement pas la bonne réponse, or cette femme veut désespérément une réponse. Alors je cherche...

On croit toujours qu'elles en ont lourd sur le cœur, les mouettes, alors que ça ne veut rien dire du tout, c'est votre psychologie qui vous fait cet effet-là. On voit partout des trucs qui n'existent pas, c'est chez vous que ça se passe, on devient une espèce de ventriloque qui fait parler les choses, les mouettes, le ciel, le vent, tout, quoi... Romain Gary

ANIMAUX nous sommes. Mammifères, primates super-supérieurs, etc. Sans plus de raison d'être sur la planète Terre, ni d'y faire quoi que ce soit, que les autres espèces. Mais nous sommes spéciaux. Tous les animaux, diversement, constatent, enregistrent, réfléchissent. Leurs sens transmettent des informations lacunaires à leur cerveau, qui construit à partir d'elles l'image d'un monde complet. Cahin-caha, ils en tirent des conclusions, se les communiquent, coopèrent, s'efforcent de survivre de leur mieux.

Notre spécialité, notre prérogative, notre manie, notre gloire et notre chute, c'est le *pourquoi*. Pourquoi le pourquoi ? D'où surgit-il ? Le pourquoi surgit du temps. Et le temps, d'où vient-il ? De ce que, seuls de tous les vivants terrestres, les humains savent qu'ils sont nés et qu'ils vont mourir.

Ces deux savoirs nous donnent ce que n'ont pas même nos plus proches parents, chimpanzés et bonobos : l'intuition de ce qu'est *une vie entière*.

Nous seuls percevons notre existence sur terre comme une trajectoire dotée de sens (signification et direction). Un arc. Une courbe allant de la naissance à la mort. Une forme qui se déploie dans le temps, avec un début, des péripéties et une fin. En d'autres termes : *un récit*.

« Au commencement, le Verbe » veut dire cela : c'est le verbe (l'action dotée de sens) qui marque le commencement de notre espèce. Le récit confère à notre vie une dimension de sens qu'ignorent les autres animaux. Pour cette raison, je mettrai dorénavant, à ce sens-là, une lettre majuscule. Le Sens humain se distingue du sens animal en ceci qu'il se construit à partir de récits, d'histoires, de fictions. L'univers comme tel n'a pas de Sens. Il est silence. Personne n'a mis du Sens dans le monde, personne d'autre que nous. Le Sens dépend de l'humain, et l'humain dépend du Sens.

14. *Le chez-soi des animaux* (Édition Acte Sud, École du Domaine du possible), VINCIANE DESPRET

Dans l'essai *Le chez-soi des animaux*, Vinciane Despret raconte la fable suivante : Eve, au jardin du paradis, aurait eu l'idée de proposer aux animaux de rendre les noms qu'Adam leur avait donnés. Les animaux ont trouvé l'idée bonne. Ils se présentent devant Adam, et lui annoncent que chaque espèce va se chercher un nouveau nom. Un nom qui leur conviendrait mieux. Les escargots proposent de s'appeler les « chez moi », car, comme ils le disent, « chez moi, c'est encore moi. Mon chez moi, le lieu où je me sens à la maison, c'est le prolongement de mon corps. » S'en suit alors un débat entre tous les animaux sur le rapport de chacun à son propre habitat. Que signifie « maison » pour l'oiseau, la fourmi, le loup, l'abeille, la vache ? Arrivent alors les saumons...

« Attendez ! » Ce sont à présent les saumons qui veulent mettre leur grain de sel – comme pour nous donner raison au sujet de cette discussion qui n'en finit pas. « Le « chez-soi », pour nous, c'est tout autre chose. Nous, notre « chez-soi », nous ne le retrouvons que très tard dans notre vie. « Chez moi », ce n'est pas l'endroit où nous pouvons nous cacher, c'est d'abord l'endroit que *nous devons retrouver*. Pour un saumon, parler de son « chez-soi », c'est raconter une aventure. Nous naissons dans les rivières, les torrents et les ruisseaux, et là nous grandissons. Puis, lorsque notre taille et nos forces nous le permettent, nous quittons l'endroit de notre naissance et nous partons vers l'océan. Nous descendons les ruisseaux, puis les rivières et les fleuves, sur des centaines et des milliers de kilomètres. Là, la nourriture est abondante, et nous découvrons d'immenses espaces. Nous y grandissons, nous prenons encore des forces. Et puis, un beau jour, quelque chose qui ressemble à un rêve nous dit qu'il nous faut repartir, qu'il est temps de retourner là d'où nous venons, pour y rencontrer le partenaire de notre vie, celui avec lequel nous ferons d'autres petits saumons, qui grandiront là-bas et puis qui, à leur tour, partiront. Et cette force inouïe qui nous dit « retourne là-bas » nous apprend ce que veut dire « chez soi ». Nous braverons alors tous les dangers et les pièges, nous remonterons les fleuves, les rivières, les torrents et les ruisseaux ; nous aurons retenus du premier voyage la saveur de l'eau en chaque endroit et son odeur, car les eaux de chaque lieu, de chaque rivière, de chaque torrent, de chaque ruisseau et de chaque confluent ont un goût reconnaissable entre tous ; nous retrouverons dans notre mémoire une vieille carte enfouie, que l'on croyait oubliée, une carte de la saveur des eaux. Et pour nous, « chez moi », cela signifie la puissance de cette force qui nous appelle et dont nul ne connaît l'origine, cette force qui nous entraîne,

cette force qui ressemble à ce qu'on appelle l'amour. Et tout nous apparaît alors comme si, jusque-là, nous avions été loin de chez nous. Voilà, « chez soi », c'est donc encore autre chose, c'est le lieu où l'on aime. Peut-être, si nous devons nous choisir enfin un nom devrait-il signifier toutes ces choses, la saveur de l'eau, la migration, la force de l'appel, et celle de l'amour.

15. *La crise de la culture* (Édition Gallimard Folio essais, traduction : Chantal Vézin), HANNAH ARENDT

Une crise de l'éducation susciterait en tous temps de graves problèmes. Car l'éducation est une des activités les plus élémentaires et les plus nécessaires de la société humaine, laquelle ne saurait jamais rester telle qu'elle est, mais se renouvelle sans cesse par la naissance, par l'arrivée de nouveaux êtres humains. En outre, ces nouveaux venus n'ont pas atteint leur maturité, mais sont encore en devenir. Ainsi l'enfant, objet de l'éducation, se présente à l'éducateur sous un double aspect : il est nouveau dans un monde qui lui est étranger, et il est en devenir ; il est un nouvel être humain et il est en train de devenir un être humain. Ce double aspect ne va absolument pas de soi et ne s'applique pas aux formes animales de la vie ; il correspond à un double mode de relations, d'une part la relation au monde, d'autre part la relation à la vie. L'enfant partage cet état de devenir avec tous les êtres vivants ; si l'on considère la vie et son évolution, l'enfant est un être humain en devenir, tout comme le chaton est un chat en devenir. Mais l'enfant n'est nouveau que par rapport à un monde qui existait avant lui, qui continuera après sa mort et dans lequel il doit passer sa vie. Si l'enfant n'était pas un nouveau venu dans ce monde des hommes mais seulement une créature vivante pas encore achevée, l'éducation ne serait qu'une des fonctions de la vie et n'aurait pas d'autre but que d'assurer la subsistance et d'apprendre à se débrouiller dans la vie, ce que tous les animaux font pour leurs petits.

Cependant, avec la conception et la naissance, les parents n'ont pas seulement donné la vie à leurs enfants ; ils les ont en même temps introduits dans un monde. En les éduquant, ils assument la responsabilité de la vie et du développement de l'enfant, mais aussi celle de la continuité du monde. Ces deux responsabilités ne coïncident aucunement et peuvent même entrer en conflit. En un certain sens, cette responsabilité du développement de l'enfant va contre le monde : l'enfant a besoin d'être tout particulièrement protégé et soigné pour éviter que le monde puisse le détruire. Mais ce monde a aussi besoin d'une protection qui l'empêche d'être dévasté et détruit par la vague des nouveaux venus qui déferle sur lui à chaque nouvelle génération.

16. *Zoocities, des animaux sauvages dans la ville* (Édition Premier Parallèle), JOËLLE ZASK

L'irruption d'animaux sauvages dans notre champ de vision depuis les fenêtres ou les écrans des appartements où nous étions confinés a momentanément transformé la ville en une cité. Qu'un couple de canards traverse la place de la Comédie française à Paris et voilà que des portes s'ouvrent, que l'air rentre, que nous prenons une grande bouffée d'oxygène. Pourquoi cela ? Ces canards n'ont rien d'exotique. Ils vivent dans les parages vers l'île de la Cité, depuis des lustres. Mais il se trouve qu'ils sont apparus à un endroit où on ne les attendait pas. C'est tout le « sauvage » qui s'est engouffré d'un coup dans

notre perception. D'un côté, négativement, ils ont révélé par contraste la rigidité structurelle de la ville normée où tout est à sa place, y compris nous-mêmes, et les contraintes que l'organisation matérielle de notre habitat fait peser sur nous, que nous en ayons conscience ou non. Ils nous ont fait prendre conscience à quel point nous sommes « déconnectés de la nature », y compris donc de notre propre nature. Ils nous ont donc appris quelque chose des modes de vie urbains et de la docilité qu'ils impliquent. La ville, entité monospéciste et rejetante à l'égard de l'étranger, ne se diversifie que dans ses marges.

Par ailleurs, les canards ont aussi été l'occasion d'une expérience très positive. Comme des chevreuils, des ragondins, des pumas ou des ours aperçus çà et là, ils ont démontré qu'une bête sauvage ne forme pas nécessairement un tout insécable et symbiotique avec son environnement originel mais qu'elle est susceptible d'apprendre, de s'ajuster à une situation nouvelle, de prendre des initiatives et même d'avoir une personnalité. En arpentant les rues et en apparaissant à des endroits imprévus, ces animaux ont témoigné d'une liberté que nos idées toutes faites ne nous présentent pas. Bref, ils ont remis en chantier notre idée du sauvage.

En effet, « sauvage » est souvent associé à la nature vierge, intacte, originelle, inchangée. La nature sauvage (ou *wilderness*) serait tout à la fois berceau, havre de paix, lieu de régénération, voire de purgation. Cette vision romantique explique qu'il soit si compliqué d'imaginer qu'un animal en ville soit encore sauvage. Car le sauvage est pur de tout contact avec les êtres humains, jamais modifié par leurs activités. Face aux méfaits des activités humaines, il mérite d'être sanctuarisé. Certes, la nature est menacée mais, en la mettant sous cloche, nous parviendrons, croit-on, à en sauver des fragments.

17. Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne (1797), OLYMPE DE GOUGES

Femme, réveille-toi ; le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. Ô femmes ! femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? la conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature ; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Craignez-vous que nos Législateurs Français, correcteurs de cette morale, longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinaient, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampants à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être

Suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir.

18. *Le deuxième sexe* (1949), SIMONE DE BEAUVOIR

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs ; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain ; dans la mesure où déjà leur sensibilité s'objective, elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse élastique qui suscite des désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs ; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse ; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant ; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires ; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

19. *La liberté d'être libre* (Édition Payot, traduction : Françoise Bouillot), HANNAH ARENDT

Ce mystérieux don humain qu'est la capacité à commencer quelque chose de nouveau est lié au fait que chacun de nous arrive en ce monde en tant que nouveau venu par la naissance. En d'autres termes, nous pouvons commencer quelque chose parce que nous *sommes* des commencements et donc des débutants.

Puisque notre capacité à agir et à parler – et parler n'est qu'un autre mode de l'action – fait de nous des êtres politiques, et puisque agir a toujours signifié mettre en marche quelque chose qui n'était pas là auparavant, la naissance, la natalité humaine, qui correspond à la mortalité humaine, est la condition sine qua non de toute politique.

(...)

Quoiqu'il en soit, la chaîne des révolutions, qui pour le meilleur et pour le pire est devenu la marque du monde dans lequel nous vivons, nous révèle l'éruption de nouveaux commencements au sein du continuum temporel et historique.

Pour nous, qui devons cela à une révolution et à la fondation, à sa suite, d'un corps politique entièrement nouveau dans lequel nous pouvons marcher avec dignité et agir dans la liberté, il serait sage de nous rappeler ce qu'une révolution signifie dans la vie des nations. Qu'elle réussisse avec la constitution d'un espace public pour la liberté, ou qu'elle se solde par un désastre, pour ceux qui s'y sont risqués ou y ont participé contre leur inclination et leurs attentes, le sens d'une révolution est la réalisation de l'une des plus grandes et plus élémentaires potentialités humaines, l'expérience inégalée d'être libre d'accomplir un nouveau commencement, qui donne la fierté d'avoir ouvert un monde à un *novus ordo saeculorum*. (Traduction : nouvel ordre des siècles)

***ALL THE PHILO LADIES* * ALLO EFFRACTIONS EN ANGLAIS ***

20. *The declaration of the right of women (1791), OLYMPE DE GOUGES*

Woman, awake ! The tocsin of reason is sounding across the universe ; acknowledge your right. Nature's powerful empire is no longer hemmed in by prejudice, fanaticism, superstition, and lies. The torch of truth has dispersed all the clouds of folly and usurpation. Enslaved man has multiplied his strength and has needed yours to break his chains. But once free, he has become unjust to his companion. Oh, women, women ! When will you cease to be blind ? What advantages has the Revolution brought you ? Steal greater contempt, still more overt disdain. In the centuries of corruption you ruled only over the weakness of men. Your empire has been destroyed ; what remains to you now ? A firm belief in the injustices of man. It is for you to reclaim your patrimony, founded on the wise decrees of nature ; what have you to fear from such a magnificent undertaking ? Are you afraid that our French legislators, correctors of that morality long entangled in political practices that are now outdated, will say to you too ; « Woman, what is there in common between us ? » « Everything », you must reply. Should they, in their weakness, persist in this non sequitur that contradicts their very principles, you must courageously counter these vain pretensions of superiority with the power of reason ; you must unit under the banner of philosophy, deploy all your energy of character and you will soon see this arrogant men not groveling at your feet in servile adoration, but proud to share with you the treasures of the Supreme Being. Whatever barriers are placed before you, it is in your power to overcome them ; all you need is the will.

21. *The second sex (1949), SIMONE DE BEAUVOIR*

ONE is not born, but rather becomes, a woman. No biological, psychological, or economic fate determines the figure that the human female presents in society ; It is civilization as a whole that produces this creature, intermediate between male and eunuch, which is described as feminine. Only the intervention of someone else can establish an individual as an Other. In so far as he exists in and for himself, the child would hardly be able to

think of himself as sexually differentiated. In girls as in boys the body is first of all the radiation of a subjectivity, the instrument that makes possible the comprehension of the world : it is through the eyes, the hands, that children apprehend the universe, and not through the sexual parts. The dramas of birth and of weaning unfold after the same fashion for nurslings of both sexes ; these have the same interests and the same pleasures ; sucking is at first the source of their most agreeable sensations ; then they go through an anal phase in which they get their greatest satisfactions from the excretory functions, which they have in common. Their genital development is analogous ; they explore their bodies with the same curiosity and the same indifference ; from clitoris and penis they derive the same vague pleasure. As their sensibility comes to require an object, it is turned towards the mother : the soft, smooth, resilient feminine flesh is what arouses sexual desires, and these desires are prehensile ; the girl, like the boy, kisses, handles, and caresses her mother in an aggressive way ; they feel the same jealousy if a new child is born, and they show it in similar behaviour patterns : rage, sulkiness, urinary difficulties ; and they resort to the same coquettish tricks to gain the love of adults. Up to the age of twelve the little girl is as strong as her brothers, and she shows the same mental powers ; there is no field where she is debarred from engaging in rivalry with them. If, well before puberty and sometimes even from early infancy, she seems to us to be already sexually determined, this is not because mysterious instincts directly doom her to passivity, coquetry, maternity ; it is because the influence of others upon the child is a factor almost from the start, and thus she is indoctrinated with her vocation from her earliest years.

22. *The freedom to be free* (Édition Payot), HANNAH ARENDT

This mysterious human gift, the ability to start something new, is connected to the fact that every one of us came into the world as a newcomer through birth. In other words, we can begin something because we *are* beginnings and hence beginners. Insofar as the capacity for acting and speaking – and speaking is but another mode of acting – makes us political beings, and since acting always has meant to set in motion what was not there before, birth or human natality, which corresponds to human mortality, is the ontological condition sine qua non of all politics.

(...)

At any rate, the chain of revolutions, which for better and worse has become the hallmark of the world we live in, time after time discloses to us the eruption of new beginnings within the temporal and historical continuum. For us, who owe it to a revolution and the resulting foundation of an entirely new body politic that we can walk in dignity and act in freedom, it would be wise to remember what a revolution means in the life of nations. Whether it ends in success, with the constitution of a public space for freedom, or in disaster, for those who have risked it or participated in it against their inclination and expectation, the meaning of revolution is the actualization of one of the greatest and most elementary human potentialities, the unequalled experience of being free to make a new beginning, from which comes the pride of having opened the world to a *Novus Ordo Saeculorum*.